

Vieille Fille.

(CONTE INEDIT.)

Mlle Aglaire de Lafreté habitait, à l'angle de la place Saint-Fury et de la rue des Horlogers, une vieille maison ventrue comme une comode Louis XV, et surplombant de tout le premier au-dessus de postiches sculptées en forme de mains grimaçantes et de masques; entre les fenêtres priaient, à jointes mains, de fines statues d'évêques et de saints un peu décapités. C'étoient, qui avait eu l'honneur d'héberger le roi Louis XI, en l'an-lors de son passage à Montfort, quelques jours avant la fameuse entrevue de Péronne avec le Bourguignon, était depuis trois siècles la maison de ville de la famille de Lafreté; et la vieille fille, dont la figure pâlotte me requiert aujourd'hui homme mûr, autant qu'elle m'intrigua jadis petit garçon, l'habitait seule, dernière fille de sa race, au milieu d'un personnel de serviteurs d'un autre âge, dans un décor de luxe démodé et touchant.

Longue, toute en os, anguleuse et sèche dans de raides et craquantes robes d'étoffes mordorées, l'air d'une vieille bique, comme elle le disait, elle-même, ironiquement insouciant de sa laideur, foncièrement bonne et d'une générosité démentée proverbiale parmi les indigents, mais assez libre penseuse, comme beaucoup de femmes élevées pendant la Révolution, et rendant le pain bénit juste à son tour. Mlle de Lafreté avait le salon le plus ouvert de Montfort; sa maison était le centre et le rendez-vous de toute la société, et, pendant le Carême, elle donnait tout les vendredis des dîners maigres dont les menus, savants et précisément combinés, étaient commentés jusque chez Monseigneur d'Amiens.

Cette vieille fille que l'amour avait désignée, à moins qu'a-vertie par son miroir elle n'eût en la prudente méfiance de l'amour, contrairement à tant de vieilles maques dépitées et sûries, adorait la jeunesse et l'enfance; tout lui était prêt pour donner à ses neveux et petits-cousins des sorbets et des violons; chacun de ses succulents dîners, servis dans la plus massive argenterie, était suivi de sauterelles improvisées; il faut bien que la jeunesse s'amuse. Pendant le carnaval, c'était chez elle les plus beaux bals, chez elle les plus folles mascarades; ces soirs-là, l'aimable vieille fille abandonnait sa maison à ses hôtes; les séculaires armoires des chambres du haut, les coffrets des auletes défuntes, toute la garde-robe des anciennes comesses de Lafreté était mise au pillage, et c'était par le grand escalier à balustrades de chêne et à larges repos, une débandade de fines tailles, gupées dans les corsages du temps, jolies filles en robes à panier, ovalettes dans les gilets fleuris des anciens pas-tels, toute la défrôque des La-fretés, aujourd'hui disparus, sur le dos des petits-neveux et des petites nièces, secoués de fous rires et ravis de se trouver vêtus comme les ancêtres du salon.

Mais c'était là les escapades des aînés de la bande; et à moi, petit garçon, encore trop jeune pour prendre part aux amusements du soir et trop âgé déjà pour être invité aux dinettes de petites filles, étaient réservées les longues après-midi en tête à tête avec la vieille cousine, dans sa grande chambre du premier où, faveux tout à fait exceptionnelle, il m'était permis de feuilleter les recueils de la Mode, un album d'estampes déjà jaunies où étaient représentées les volu-minieuses coiffures et les robes extravagantes des dernières années de Louis XVI.

Oh! ce recueil de la mode et ces éclatantes dont le jaune serin, la nuance puce en fibres de lait et le rose rose bergère étaient les couleurs dominantes. Les belles dames qu'on y voyait en déshabillé à la montagnole sur jupe à la grecque, ou bien encore en sautoir à la Hussarde et chapeau à la roi de Prusse, répondaient aux doux noms de Zémire ou de Thémidore, et c'était là tout le monde de la maison.

Il y avait aussi la vitrine aux vieux saxes dont on sortait, oh! cela bien rarement! l'orchestre des singes. Vingt babouins enrubanés de vert et de vert, figurant toutes les poses d'un d'art, y étaient de tous les intru-sants, qui de la viole d'amour, qui du hautbois, qui de la flûte et même de la viole de Gam-be, qui du théorbe, et, si j'ai bonne mémoire, du psal-térion et dans des attitudes d'un comique achevé et d'une diver-sité surprenantes.

Ma cousine, de l'air le plus sé-rieux du monde, prétendait que tous ces babouins et guenons

jouaient sûrement un air de M. de Lullu, qu'elle le voyait à leurs figures énamourées et solennelles, que Sa Majesté le roi Louis allait apparaître dans la glace et qu'on ne pouvait s'y méprendre. Il y avait enfin l'armoire aux gimbettes, aux pralines et aux pastilles de cachou; celle-là était au coin de la cheminée, tout à fait dans l'angle, et Mlle de Lafreté en portait toujours la clé pendue au breloquet qu'elle avait à sa ceinture. Encore une curiosité de breloquet: il y fré-tillait et sonnait d'abord une montre en émail bleu, grosse comme un petit oignon; puis un médaillon de galuchat renfer-mant je ne sais quelle peinture; puis un autre en cristal avec une boucle de cheveux, un fiasco à odeur en porcelaine de Saxe, une paire de ciseaux de vermeil et, péle-mêle, la clé de la cave, énorme, menaçante comme la clé d'une porte de ville.

La chambre à coucher de Mlle de Lafreté! Que de bonnes heures de mon enfance, les meilleures de ma vie, peut-être, j'ai passées là, auprès de cette vieille fille au cœur attentif et tendre, très ten-dre même à travers ses brusque-ries et ses gaietés fantasques; oui, les douces et enveloppantes heures dans cette vaste et haute chambre toute en blanches boi-series du siècle dernier. Les trois fenêtres donnaient sur le rem-part, et c'était, hiver comme été, le mélancolique miroitement des marais de la Sorgue; d'un gris ardoise l'hiver, quand la rivière était gelée, couleur d'étain sous les ciels blancs d'été, et, à la mi-automne, vers la fin d'octobre, quand les bateliers d'Arraincourt et de Boin venaient et couper les roseaux, c'était une mélancolie de plus dans l'atmosphère ourlée de brume, que le bruissement soyeux, atténué et frais de toutes ces hampes vertes se couchant sur l'eau.

Et à ce bruit de roseaux qu'on coupe, se lie dans ma mémoire, et je ne sais pourquoi, le souvenir d'un portrait, d'un portrait d'homme, peinture plutôt entre-vue, puisqu'elle était à contre-jour, figure obscure, à peine re-marquée dans mon enfance et dont les traits, chose étrange, se présentent de plus en plus à me-sure que j'avance dans la vie.

Il était, je m'en souviens, cet obsédant portrait, placé entre deux fenêtres, au-dessus d'une épinette en vieux vernis Martin, où s'écaillaient des roses et des oeillets en guirlande; un secré-taire en bois de tuya occupait l'autre intervalle, et dans mon enfance, c'était le secrétaire qui m'intéressait surtout à cause d'un énorme bocal rempli d'eau de Notre-Dame-de-Liesse, posé sur son marbre.

Oh! ce bocal d'eau miraculeuse avec toutes ses reliques en verre soufflé, minuscules colombes, échelles de la Passion et lilliputiennes saintes femmes montant et descendant comme des bulles d'air dans une éternelle folle de mouvement, quelle place il tenait alors dans ma vie d'enfant ou-rieux de tout et de tout émer-veillé! C'était le bocal de pois-sons rouges de l'idéal, de pois-sons rouges vitrifiés, éthérés, givrés, spiritualisés, et le por-trait me laissait bien froid alors, ce portrait qui maintenant me hante et que je voudrais tant re-trouver.

Qu'est-il devenu? Chez quel brocanteur traîne-t-il son cadre sans dorure et sa toile, déjà de mon temps, écaillée; chez quel brocanteur ou dans quel musée? C'était un portrait d'homme, de très jeune homme, en costume Louis XIII, ventre gris, manteau de drap relevé d'un seul pan sur un point de satin; mais le portrait, le feutre, le manteau tout, faveux tout à fait excep-tionnelle, il m'était permis de feuilleter les recueils de la Mode, un album d'estampes déjà jaunies où étaient représentées les volu-minieuses coiffures et les robes extravagantes des dernières années de Louis XVI.

Oh! ce recueil de la mode et ces éclatantes dont le jaune serin, la nuance puce en fibres de lait et le rose rose bergère étaient les couleurs dominantes. Les belles dames qu'on y voyait en déshabillé à la montagnole sur jupe à la grecque, ou bien encore en sautoir à la Hussarde et chapeau à la roi de Prusse, répondaient aux doux noms de Zémire ou de Thémidore, et c'était là tout le monde de la maison.

Il y avait aussi la vitrine aux vieux saxes dont on sortait, oh! cela bien rarement! l'orchestre des singes. Vingt babouins enrubanés de vert et de vert, figurant toutes les poses d'un d'art, y étaient de tous les intru-sants, qui de la viole d'amour, qui du hautbois, qui de la flûte et même de la viole de Gam-be, qui du théorbe, et, si j'ai bonne mémoire, du psal-térion et dans des attitudes d'un comique achevé et d'une diver-sité surprenantes.

pas encore née, et pourtant une conviction s'est depuis faite en moi; si Mlle Aglaire de Lafreté ne s'est pas mariée et s'est étein-te chanoinesse, c'est à cause de ce beau portrait-là ou tout au moins à cause d'une ressemblance avec l'homme de ce portrait. Et depuis, par les larmes et grises journées d'automne, quand avec une lassitude infinie la nature, dépourvue de ses cou-leurs, semble se revêtir de satin et de moire, qu'elle s'ouate de brume avec ça et là, dans les arbres, des tantes violettes, et, sur l'eau dormante, des luisants d'acier, c'est le por-trait d'homme de la chambre à ma cousine qui réapparaît devant moi. Il réapparaît dans ses gris argentés, résumant comme une synthèse de tristesses en-dolorie de l'année, la lumière at-ténuée des beaux jours qui s'en-voient et la douceur enveloppante de jadis.

Et j'entends comme un bruissement de roseaux qu'on coupe.

LA Melancolie d'Engène Delacroix.

Dans quelques jours, la petite ville de Charenton-Saint-Maurice va élever un monument à Engène Delacroix, le plus glorieux de ses enfants.

Ce bronze, on le connaît, on a vu son semblable au jardin du Luxembourg; c'est le masque étrange et triste de celui qu'on a appelé un "beau laid" et qui semble réfléchir sur sa physiologie les tourments de son âme.

Ce n'est pas du peintre que nous venons dire quelques mots, mais de cet esprit compliqué, de ce génie toujours à la recherche du nouveau et de l'inconnu. Delacroix a connu les extrêmes de la fortune humaine, il en a subi les contre-coups, vivant dans le doute, tombant des hauteurs d'un orgueilleux: "Moi seul et c'est assez" — dont sa lèvres supérieure a garé la trace — aux plus an-ères et plus sombres désespérances.

Et, cependant, Delacroix croyait... en son horoscope, il en parlait le plus sérieusement du monde. Somme toute, l'horos-copie eut raison. Dans son en-fance, cette enfance troublée par les maladies, par les revers de fortune et la mort prématurée de ses parents, par les accidents de toutes sortes qui lui mettaient l'âme en deuil et en font un mé-lancolique, un jour, un jour l'a arrêté à la promenade et, l'exa-minant trait par trait, a prononcé ce pronostic: "Cet enfant sera un homme célèbre, mais sa vie sera des plus laborieuses, des plus tourmentées et toujours li-vrée à la contradiction."

Ce sera bien là l'image de sa vie. A chaque œuvre nouvelle ne semble-t-il pas recommencer sa destinée d'artiste? Malgré ses triomphes, ne doute-t-il pas sans cesse de lui-même, remet-tant chaque fois en question les principes de son art?

Saisissons la plume à la main. Delacroix a beaucoup écrit; si sa critique d'art, parse-mée dans la Revue de Paris et la Revue des Deux Mondes, n'est pas, au dire des vrais juges, à la hauteur de son génie, sa corres-pondance avec ses amis est inté-ressante, toujours empreinte de mélancolie, et les quelques épi-graves que nous y voulons faire répondre bien à cette idée d'un esprit tourmenté au suprême degré.

Et d'abord, toujours cette pen-sée qui le poursuit en parlant des artistes: "Ceux qui ne s'abandonnent point eux-mêmes sont abandonnés du public." Et par ne pas s'abandonner, il en-tend que rester inébranlable dans ses convictions, sacrifier sa vie à toute autre chose, c'est faire ou-vert d'entêtement inutile et stérile. Il avait prévu ce qui se pas-sait aujourd'hui, où, en art comme en littérature, on doit flatter le vent, deviner le goût du public et le suivre dans ses transforma-tions incessantes si l'on veut ré-usir.

A l'appui de son axiome, Delacroix, dans ses notes manus-rites, ne manque pas de citer des exemples concluants: "Voyez Gros, qui avait acquis tout ce qu'il voulait et qui est allé mourir dans une mare; Léopold Robert qu'on adorait et qui s'est coupé la gorge... Prudhon, qui a plu difficilement à une partie du public qui ne lui pardonnait peut-être que grâce à une certaine afféterie qui est le côté faible de son talent, Prudhon, qui n'a jamais été accepté par les arti-stes de son temps, est mort défini-tivement assez misérable et peu regretté. Le fameux Greux, qui homme dont la vogue avait été immense et avec juste raison, est mort littéralement dans la miè-re et a été mis dans la fosse com-mune... Nous voyons au milieu de nous Vernet, qui a lassé la fortune et la réputation à force de succès pendant plus de trente ans, promener sa mauvaise hu-meur de l'Algérie à la Buzelle et vivre sombre et chagrin, lui qui était l'homme heureux par ex-celleuce. On ne pense plus à lui;

son-mémoire sur ce volant plus que les défauts de ses ouvrages. On ne lui tient aucun compte de ses admirables facultés..."

Après la tirade sombre et vraie, la boutade épigrammatique: "Que notre rate, bien faite au milieu du front, trace un sillon bien blanc dans une chevelure bien noire; que nos mains, soig-nées, soient recouvertes de gants frais; que Patellier, garni de bibelots, suffise à distraire le regard d'une femme du monde; surtout que le veston soit de velours, et tout ira bien. Avec ça, pas de mauvaise peinture, pas de critique agaçante et désa-gréable, la vie est un enchantement, et, au bout, pas de fosse commune."

Le ton de ces lettres n'est pas plus encourageant, encore qu'il essaie de consoler les autres. A Villot, qui s'abandonne au déses-poir, il donne le conseil de philo-sophie pratique "Oublier tout et de jouir de ce qui est dans ses mains". N'est-ce pas plutôt à Delacroix que Delacroix parle et n'est-ce pas lui qui a besoin de cette philosophie qui échappe à son génie?

Dans une lettre à Soulié, il ex-prime la même idée: "Il faut prendre un vol le bonheur passer-ger que comporte encore la vie à notre âge... Je jouis donc de ces petits revenants-bons en at-tendant le moment de tout quit-ter. Quelquefois, je me demande s'il est réellement possible de jouir de ce dont on entrevoit la fin prochaine. Enfin, c'est la vie. La vie ne va que par soubresauts et presque toujours se sont des cha-grins..."

Le voici à la fin de la lettre sur le chemin de cette philosophie qu'il entrevoit mais qu'il n'at-teint jamais: "Vous me de-mandez où est le bonheur dans ce monde. Après de nombreu-ses expériences je me suis con-vaincu qu'il n'est que dans le contentement de soi-même. Les passions ne peuvent donner ce contentement; nous désirons toujours l'impossible, ce que nous obtenons nous ne satisfait pas. Je suppose que les gens qui ont une solide vertu doivent possé-der une grande partie de ce con-tentement dont je fais la condi-tion du bonheur..."

Delacroix n'est pas toujours aussi raisonnable: "Je suis sous l'empire d'un sentiment nerveux qui me rend comme une personne hystérique. Ma solitude et mon esprit toujours en l'air, et peut-être, je crois, une crise particu-lière de mon tempérament me font vouloir et ne pas vouloir et me faire des monstres des choses les plus simples..."

Le voici divagant: "C'est l'instant qui est le fixe. C'est sur l'incertain qu'il faut baser. Il en résulte qu'à cause de la brièveté des moments où nous pouvons jouir du repos ou d'un certain état de plaisir, nous sommes dans l'appréhension conti-nuelle de l'état prochain qui nous menace et du fardeau qu'il nous faudra reprendre. Voilà la gran-de supériorité des animaux sur nous et qui égale un peu la ba-lance en leur faveur...". Ne va-t-il pas jusqu'à s'expliquer "le côté philosophique de l'ivrognerie sans parler du plaisir que vous cause, en passant par la gargamelle, le liquide bienfai-sant qui doit un peu plus tard endormir les soucis et ôter les épiques dont se rembourbe l'oreil-le de la vertu comme celui du remords? Là, Rabelais a visité le plus romantique des peintres, celui qu'en intervertissant les dates on a nommé le Victor Hugo de la peinture.



Mondanités.

J'observe comme vous ont choisi tous les jours qui pourraient aller mieux prenant un autre jour.

Tout abrégé de nouvelles mon-danités serait fort à faire au moment où l'on combat sur l'indigence de ses lettres.

Cette vérité admise, notre débat sera moins embarrasé car les distractions sont absolument défait, et si ce n'étaient les voitures à démontage dont les roues sont sillonnées, on croirait à l'époque des beaux jours, la ville entièrement dépeuplée.

Aujourd'hui il faut nous résigner à être délaissés; c'est notre lot! A ce point de vue, on éprouverait une sorte de réjouissance à égarer les flocons de neige qui en juchant le sol amincissent la ville et délaissent les esprits.

Notre trouver de l'animation et de la vie, il faudrait transporter dans les campagnes; à cette époque de l'année, on se trouve encore un grand nombre de touristes, qui après les plaies de nos jours, nous maintenons des plaisirs de la chance.

Tous ceux qui ont passé un été à la campagne savent qu'on ne peut se dé-fendre d'un sentiment de tristesse en songeant qu'il faudra perdre cette douce habitude de récréation que l'on y prend si vite, ainsi sa hâte-t-on de partir des derniers sourires de ses beaux jours qui s'en vont si rapidement et sont par cela-même plus appréciés. Ce sont que promenade à pied ou à bicyclette, et parties de plaisir dans les grands bois aux hautes forêts, si cal-mes d'ordinaire, et pleins d'une frai-cheur de printemps.

Il vote chaque jour leur solitude troublée par les sons du cor, et les aboiements des chiens, ou alors par les rires joyeux des enfants qui s'ébattaient avec délices dans les allées ombreuses qui se quittent avec l'incertitude de nos âges heureux et le regret fait de plus en plus à la fois.

Livres distribués gratuitement aux hommes faibles.

"Trois classes d'hommes," tel est le titre d'un petit livre de poche que je viens de publier traitant des effets des abus de jeunesse de d'excess plus tard. Tout homme faible marié ou non, jeune ou vieux, devrait le lire et profiter de nos expériences de trente ans comme spécialiste pour le traitement scientifique de l'épuisement, des pertes de forces, de l'ostéopé-riement du dos, de la varicocele et du manque de développe-ment du corps.



Les médicaments ne guérissent pas.

Je connais l'effet de toutes les drogues qui ont été prescrites; mais permettez-moi de dire aux malades, comme médecin, d'homme à homme, les médicaments ne peuvent mieux que stimuler. Ils ne tonifient pas. Ce qu'il nous faut employer, c'est le don naturel de la nature. Nous n'avons besoin de rien autre. Pourquoi ne pas faire usage de cette puissante force qu'elle nous prodige si abondamment. L'élément le plus impor-tant de la vie est l'homme et chez la bête: l'électricité — avec ma dernière batte-rie galvanique et suspendue (Galvanic Body Battery and Supporting Sponery)". Je combine un traitement qui s'opère de lui-même et qui est positif et durable.

Sur ma parole professionnelle, je fais cette déclaration: Aux hommes faibles, jeunes, d'un âge moyen ou vieux qui peuvent avoir le moindre reste de santé, je promets une cure positive et permanente par l'usage judicieux de ma ceinture électrique. Plus de 5,000 personnes ont attesté le fait cette année.

ELLE ARRETE L'ÉPUISEMENT DANS TRENTÉ JOURS, Et canalise une circulation libre du sang, à travers toutes les parties du corps développe celles-ci et gradit la.

VARICOCELE.

Je possède dans mon "Health World" (envoyé gratuitement, cacheté avec le livre) plus de quatre cents témoignages nouveaux tous les mois qui me sont demandés volontairement.

Je donnerai \$5000 à qui contracte de ma ceinture ne se font pas sentir immédiatement en la posant sur le corps. Il faut s'en servir la nuit.

ELLE VOUS GUERIT QUAND VOUS DORMEZ.

Si c'est possible, venez me consulter sans frais, ou peut-être auriez-vous un ami non loin de moi qui consentirait à examiner la ceinture pour vous. Ecrivez aujourd'hui me demandant un de mes pamphlets ou des renseignements.

DR. THEO. SANDRIN, 826 BROADWAY, New York City.

Quel est l'endroit le plus frais en ville...

A la Nouvelle-Orléans aujourd'hui pour avoir un LUNCH et un DINNER de premier ordre; en les événements marchent continuellement jour et nuit; on n'y a ni marches ni moments qui vous arrêtent! Chez

FABACHERS

Notre Pâtisseries est reconnue par le journal de nos pécheurs et les plus belles pâtisseries et les plus beaux fruits.

Même français et d'origine d'origine, dans nos propres glaciers. Aussi les plus beaux Français à la crème, et de nombreuses autres douceurs toujours en stock, ainsi que la fameuse glace de la Jackson Bros. Company, la plus fraîche et la plus savoureuse de la ville. Tout le monde devrait connaître le restaurant Fabacher, au No 137 RUE BAYLUM. C'est que l'on voit à nos tables est reçu journellement des sources de la Nouvelle-Orléans, dans la paroisse St-Tammany.

—4th-Dim L. FABACHER & FRERE.

PAUL GELPI & SONS

La plus pure et la plus pétillante des Eaux Minérales naturelles pour l'usage de la table. 307 RUE DECATUR, Nouvelle-Orléans, La.

CHIFFON.

La question de la toilette des femmes a soulevé, de tout temps, les critiques des législateurs, en même temps qu'elle n'a jamais cessé d'être l'objet de préoccupations du "beau sexe" ainsi que s'ex-primaient nos pères, dans un lan-gage plein de galanterie.

Jadis la difficulté des communi-cations, le défaut de renseigne-ments, la rareté des produits avaient cantonné l'art de la toilet-te dans le champ restreint des gens de cour et des "jolies dames". Les personnes vivant dans leurs provinces, livrées à leurs as-pirations personnelles, dénuées des indications nécessaires n'étaient point à même d'affiner leur goût. Le premier journal de mode date de la fin du XVIIIe siècle. Au-jourd'hui, où les moyens d'infor-mation rapide sont si multipliés que la vulgarisation du goût est du domaine public, d'un bout à l'autre de l'univers, les idées s'échan-gent avec une telle promptitude, qu'il est impardonnable de ne pas acquiescer cette légère clairvoyance à l'aide de laquelle on distingue le joli du laid, le comme il faut du déplaisant, et nous devrions posséder toutes la notion parfaite de la grâce du costume qui doit apparte-nir aux nations civilisées. L'édu-cation du goût n'est point une des parties les moins utiles de l'éduca-tion des femmes. Elle a une im-portance capitale dans la façon de comprendre et de diriger sa vie.

Avec des ressources égales, si l'on sait tirer parti de tout ce qui vous entoure, de tout ce qui vous porte, on donnera, si modestes que soient les ressources dont on dispose, un cadre attrayant et convenable à sa vie.

C'est un genre de séduction qui plaît aux hommes au-delà de tout, les retient chez eux, y attire des amis, et crée des avantages inap-préciables, dont les femmes douées de telles qualités savent tirer un parti merveilleux au point de vue de leurs intérêts et de la situation de leur famille. Et d'abord jeune fille ou vieille femme, il faut sa-voir s'habiller selon son genre de vie, son genre de beauté, car mé-mes sous ce rapport nulle n'est ab-solument dénuée. Les femmes laides qui ont de l'esprit, ont l'art de se créer quel que particularité charmante dont elles savent tirer une séduction irrésistible. L'une c'est la taille, l'autre la main ou la chevelure, d'autres enfin l'en-semble de grâces finement étu-diées; et la toilette leur venant en aide, le clan des "jolies laides" fait parfois plus de ravages que ce lui des éprouvées beautés. Mais il y faut un peu d'application facile à acquérir.

Pour un Engagement
—OU—
MARIAGE
...Le chose la plus indi-
...posable est une magni-
...fique PAGUE avec un
...Joli DIAMANT en au-
...tres PIERRES PRE-
...CIEUSES pour le pre-
...mier; et une BAQUE
...EN OR SOLIDE ou AL-
...LIANCE pour le se-
...cond.
...Vous pouvez avoir les
...meilleures et à plus bas
...prix
—CHEZ—
FRANTZ BROS. & CO.
BIJOUTIERS,
— Successeurs de —
FRANTZ & OPITZ,
No 129
RUE BOURBON.

GOUDRON UNIVERSEL STYPTIQUE, ARTI-
...FICIEL, ANTISEPTIQUE, PÉRIODIQUE
...ET GÉNÉRAL DES MALADIES
...de la poitrine, de l'esto-
...mac et de la vessie. Régis-
...tré, No 12, 20000, Paris.

CHARBON EN POUSSE ET EN PAS-
...TILLES, AFFRÈS ET EN BRU-
...MATS PAR L'AC. DE NER-
...VOUS, CONTRE LES MALA-
...dies de l'estomac, la
...dyspepsie, la diarrhée, la
...dysenterie, la cholérisse,
...le choléra, 15, rue Jacob,
...Paris et toutes Pharmacies.

RELOC